

On voit par cette nomenclature trop sommaire que le baron Pichon avait une prédilection marquée pour les livres à provenances féminines. La lettre suivante qu'il écrivait à l'auteur des *Femmes bibliophiles de France, aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, en fournit la preuve :

... « Les femmes bibliophiles m'ont toujours particulièrement intéressé. Ma passion nouvelle a même été jusqu'à vouloir multiplier leur nombre... à en imaginer, peut-être... Je m'explique : quand un bibliophile a été l'époux d'une femme remarquable, je me demande toujours s'il ne convient pas d'appliquer à ses livres le régime de la communauté. En voyant, par exemple, un *Du Fresnoy*, je me dis que l'adorable M<sup>me</sup> Du Fresnoy, éternellement belle, a peut-être inspiré le dessin de ces belles reliures, qu'elle a pu tenir ce volume dans ses blanches mains et l'admirer

comme nous l'admirons aujourd'hui. Ainsi des autres.

« Après une pareille profession de foi, vous comprenez, cher confrère et ami, que je suis heureux et reconnaissant de l'honneur que vous voulez bien me faire en me dédiant un livre si bien dans mes idées et si fort selon mon cœur. »

Le baron Pichon a attaché son nom à un grand nombre de publications du plus grand intérêt, parmi lesquelles il faut citer tout particulièrement le *Ménagier de Paris* et la *Vie du comte d'Hoym*.

Il avait pris pour devise le verset du Psalmiste : *Memor fui dierum antiquorum*, et la justifia pendant tout le cours de sa longue carrière (il mourut à 83 ans), en se donnant sans partage et avec honneur au culte du passé.

QUENTIN-BAUCHART.

## Comment on fabrique les Cylindres du Phonographe

En 1889, le phonographe occupait à l'Exposition un coin tout petit, perdu dans la section américaine. A l'Exposition dernière, le nasillard appareil reproducteur régnait en maître, on le trouvait partout, il partageait les faveurs de la foule avec le cinématographe et le café à deux sous la tasse. En dix ans le développement de cette nouvelle industrie a été considérable quoique les perfectionnements apportés au modèle primitif soient à peu près nuls. La reconstitution du son est encore très imparfaite ; malgré cela, la vogue du petit appareil est immense ; il a remplacé, avec grand avantage, la boîte à musique de nos pères.

La supériorité du phonographe sur la boîte à musique provient peut-être moins de la facilité avec laquelle on enregistre, pour les reproduire à volonté, une série de sons quelconques, harmonieux ou discordants, simples ou multiples, que de la variété même des sujets enregistrés et surtout de la possibilité de reproduire la voix parlée ou chantée. Dans les villages les plus reculés, dans les régions les plus sauvages, le phonographe va répandre les airs à succès du répertoire moderne. Le phonographe est un instrument vulgarisateur ; à ce titre il doit se tenir au courant de l'actualité et la répandre rapidement ; ceci implique la multiplication des cylindres enregistreurs.

Comment se préparent et s'impressionnent ces cylindres malléables où le son vient graver sa trace ? La question nous a semblé intéressante et nous pouvons satisfaire la curiosité de nos lecteurs en leur donnant, d'après *Scientific American*, la description de la méthode appliquée dans les ateliers d'Edison et qui peut être considérée comme le type adopté par tous les constructeurs.

Le cylindre enregistreur est formé d'un mélange de cires diverses auquel on adjoint quelquefois une certaine quantité de paraffine. Dans les ateliers Edison ce mélange est fondu dans trois énormes récipients contenant chacun un millier de livres. La fusion est suivie d'une épuration très soignée ayant pour but de faire disparaître les moindres traces d'impureté, les grains de poussière qui nuiraient à l'enregistrement du son. La cire liquide purifiée est alors transportée dans l'atelier de moulage où on procède à la confection des cylindres. Des moules répartis sur une table tournante reçoivent la cire ; le mélange refroidit rapidement, et les cylindres à peine solidifiés sont recueillis au passage par des ouvriers finisseurs. Chaque cylindre prend individuellement dans le moule une empreinte hélicoïdale destinée à assurer la fixité sur le mandrin du phonographe. Le finissage du cylindre comprend plusieurs périodes : un calibrage fait disparaître l'excès de cire, le dégrossissage produit l'égalisation de la surface extérieure qui est ensuite amenée au degré de finesse voulue par un polissage exécuté à l'aide d'une pointe de saphir. Une dernière revision précède l'opération de l'impression à laquelle sont admis les seuls cylindres ne présentant aucune tare.

L'impression vocale ou instrumentale est, pour le public admis à visiter les ateliers, la partie la plus intéressante des diverses manipulations par lesquelles passe le cylindre de cire. Pour les opérateurs : chanteurs instrumentistes, acteurs, etc., le travail est plutôt fastidieux car, pendant des heures, il faut répéter le même morceau. Les voisins se plaignent quelquefois, nous parlons par expérience, de la monotonie de ces pseudo-séances théâtrales. Pendant des mois, il nous est

donné ainsi d'ouïr tout le répertoire d'une fabrique de phonographes jouxtant notre domicile. Lorsque les séances sont consacrées au chant, le voisinage est supportable, agréable même, mais quand il faut entendre pendant plusieurs heures des fanfares de cors de chasse, des sonneries de clairon ou des airs d'orgue, on sent l'hydrophobie vous envahir rapidement. Particularité intéressante à noter, tous les morceaux exécutés sont suivis d'applaudissements, de hourrahs enregistrés fidèlement par le cylindre et qui sont destinés à faire illusion aux auditeurs futurs, à leur procurer l'impression d'une foule enthousiasmée par la parfaite exécution du morceau ou de la scène reproduite. L'effet est plutôt grotesque.

Dans les grandes usines comme celle d'Edison, les salles d'impression sont nombreuses; simultanément : solos, musique d'ensemble, chant, déclamation sont enregistrés. Jugez de la cacophonie. Naturellement les cylindres ne peuvent être impressionnés par unités; on les réunit par séries de vingt, trente appareils et plus même, rangés sur des rayons et dont les pavillons convergent vers le groupe d'exécutants. Musique, chants, etc., sont exécutés dans toute leur intensité comme ils le seraient dans une audition publique, mais l'allure est plus rapide. L'enregistrement des sons se fait d'une manière identique à

celle qui donnera leur reconstitution, avec cette différence que, pour la première opération, le stylet est terminé par une pointe aiguë qui entamera plus ou moins profondément la surface du cylindre suivant l'intensité du son, tandis que, pour l'audition, l'appareil est muni d'un stylet à pointe mousse qui suit exactement les traces gravées sur la cire. La perfection de la reconstitution du son dépend, pour la majeure partie, de la netteté de ces traces, aussi est-il très important d'assurer la conservation des cylindres en les protégeant par une enveloppe très douce. Avant d'être mis en circulation, chaque cylindre est essayé à plusieurs reprises et, dans les maisons sérieuses tout au moins, on ne livre au commerce que des cylindres d'une exécution irréprochable. Malgré toutes les précautions prises, la détérioration est assez rapide, les sillons tracés par le stylet perdent de leur netteté, et pour peu que les différents organes de l'appareil ne soient pas très bien ajustés, que le pavillon soit défectueux, le nasillement se produit lors de l'émission des sons et c'est ainsi que la voix d'or de Sarah Bernhardt, le pur cristal de nos cantatrices les plus réputées, se transforme en l'horrible voix de Polichinelle qui a si souvent agacé nos oreilles.

ALBERT REYNER.

## LE DÉPÔT DES MARBRES

C'est un de ces clos parisiens, comme il s'en dissimule encore, parmi les constructions géométriques de la Grande Ville, un clos de silence que la méditation affectionne, et qui va disparaître comme tant d'autres oasis de recueillement, d'espace libre et de verdure, impitoyablement absorbés par l'invasion de la maçonnerie.

La disparition de ce clos, sur qui pèse une atmosphère toute provinciale de quiétude, et que l'on va dépecer, attristera les quelques rares Parisiens qui le connaissent, et qui l'affectionnaient comme un lieu de pèlerinage d'art et de pensée. On a eu idée, d'abord, de construire, sur ces terrains les locaux du ministère des Colonies, et d'en livrer ce qui resterait à l'industrie privée.

Le produit du dépeçage de ce terrain permettrait une importante économie financière. On lui attribue une valeur de 16 millions. Les recettes des parts qui en seraient vendues aux entrepreneurs de bâtiments seraient affectées aux frais de construction du ministère des Colonies, qui en retiendrait l'emplacement nécessaire à ses nouveaux locaux si ce premier projet est maintenu. En sorte que ce nouvel édifice d'Etat n'aurait rien coûté au budget. Mais il est question aussi d'installer le ministère

des Colonies dans les bâtiments du Palais-Royal.

Le Dépôt actuel des Marbres, tel qu'il était installé, à l'extrémité de la rue de l'Université, depuis le commencement du siècle dernier, serait sacrifié, en réalité, à la sécurité du Musée du Louvre. Il a été constaté que l'installation du ministère des Colonies, au pavillon de Flore, constituait une menace permanente d'incendie, contre nos trésors artistiques. M. Redon, architecte du Louvre, avait affirmé cependant, que, par la construction d'un mur en briques ignifuges, entre les galeries du Musée et le pavillon de Flore, il pouvait rendre inoffensif, pour nos chefs-d'œuvre, le voisinage des bureaux des Colonies. Il a semblé préférable d'exagérer les précautions. On a décidé le transport du ministère des Colonies. Et c'est au Dépôt des Marbres qu'on a pensé d'abord à le loger. Le Dépôt des Marbres sera évacué, lui-même, dans un des bastions de l'enceinte fortifiée, qui ne doivent pas être livrés aux démolisseurs.

Avant donc que disparaisse le clos tranquille et bien abrité du tumulte parisien, où tant d'effigies historiques, tant de représentations symboliques et d'allégories, tant d'images d'événements révolus, attendaient la gloire d'une exposition au grand jour, dans nos édifices publics, ou dans nos musées départementaux, il n'aura pas été sans